

**Derrière-les-Grandes-Roches**, de Samuel Aubert, La Revue du 25 août 1917

Est-ce qu'il y a des rochers à la Vallée de Joux ? A part les grands escarpements de la Dent-de-Vaulion qui donnent à cette montagne un profil si net et si caractéristique quand on la considère de quelque belvédère plus occidental ; à part les parois rocheuses plus ou moins verticales qui dominent les rives à l'ouest des lacs de Joux et Brenet, nous n'avons pas grand chose. En fait d'escarpements, la nature s'est montrée plutôt avare envers nous et les varappeurs ne trouveront pas leur compte dans notre petit pays, à moins que, décidément, ils n'aient pris la résolution d'en finir avec la vie en tentant l'escalade des précipices de la Dent.

Pourtant, il y a toute une région de notre pays qui s'appelle les Grandes-Roches, ou plutôt Derrière-les-Grandes-Roches. On désigne sous ce nom la partie la plus occidentale de la Vallée située entre le vallon principal ou de fond et le Risoud. C'est en somme une vaste dépression longitudinale striée de combes et de crêts qui se termine au levant par un plateau plus ou moins régulier, interrompu par une côte très rapide boisée ou buissonnante, coupée ici et là par des bancs de rochers. C'est de la présentation de ceux-ci que l'on a donné à toute la zone qui s'étend en arrière le nom de Derrière-les-Grandes-Roches et par simplification de Grandes-Roches tout court.

La plus importante de ces roches, située à la frontière française, est une immense terrasse dont les bancs de calcaire horizontaux sont coupés net et forment une haute paroi verticale qui se continue vers le bas par de vastes champs d'éboulis d'une instabilité démoralisante. Les Français du voisinage la nomment la Roche Bresanche. Peu de personnes à la Vallée connaissent ce nom qui ne figure pas sur les cartes. Il serait intéressant d'en connaître l'origine et la signification.

Derrière-les-Grandes Roches ! C'est une région perdue, boisée, immense, solitaire, où les combes verdoyantes alternent avec les crêtes rocailleuses, recouvertes d'un robuste et éternel boisement. Ces combes, il faut les chercher, les découvrir, pour ainsi dire, au hasard d'une tournée en zigzag, tant elles sont noyées dans l'immensité boisée. Etroites éclaircies qui font un vide béant entre deux murailles de sapins géants, elles vous engagent tout naturellement à les suivre.

Et, chemin faisant, on regarde à gauche, à droite, en bas, en haut, et l'on voit bien des choses.

D'abord quand on a pris d'enfilade celle des combes qui s'appelle – et pour cause – la Combe-des-Puits, et que d'une certaine place on se retourne face à l'est, on distingue aussitôt la Dent-de-Vaulion dont la fière silhouette se dresse, admirable de pureté, dans l'étroit horizon laissé libre entre les deux barrières de sapins. Je ne dis pas que ce soit là un tableau grandiose que l'on viendrait contempler de loin, mais je prétends néanmoins qu'il s'agit d'une apparition véritablement saisissante et que l'on ne peut s'empêcher de regarder. Devant soi : un lambeau de pâturage, des bois noirs et ce sommet. Rien d'autres !

Une herbe courte et savoureuse émaillée de fleurs éclatantes revêt le sol et le bétail qui alpe dans cette partie du territoire trouve constamment devant lui une table richement servie.

En plus des chalets actuels, on remarque ici et là les traces de bâtiments disparus. Des esprits un peu prompts à généraliser ont conclu aussitôt que ces restes devaient être les derniers vestiges d'habitations permanentes. Jusqu'à preuve du contraire, j'estime que tel ne devrait pas être le cas ; en effet, la situation des lieux est tellement excentrique et, d'autre part, l'étendue de terrain cultivable si exiguë, que je me représente difficilement des gens vivant hiver comme été des produits du sol là-bas, au fond de cette Combe-des-Puits.

Mais il est plus intéressant de regarder ce qui est, ce que l'on voit, que de disserter sur ce qui aurait pu être. Aussi continuons à cheminer le long de l'étroit vallon. Voilà des vuarnes ou sapins blancs de belle taille et en nombre. Nul n'ignore – moi pas plus qu'un autre – que les bonnes morilles de printemps croissent volontiers sous le couvert de ces conifères. Moultes fois déjà j'ai suivi la combe au bon moment et scruté le gazon aux bons endroits. De morilles pas, ou presque pas. C'est qu'à la recherche de ces précieux champignons, l'on n'est jamais seul. Les concurrents sont légion. Le mieux serait d'élire domicile dans la région pendant la saison propice et de vouer tout son temps à de subtiles et sévères reconnaissances. Ah ! si l'on avait la liberté et les moyens de faire ce que l'on veut, que ne ferait-on pas et que la vie serait jolie à vivre !

Cette solitaire Combe-des-Puits, on ne s'ennuie pas à la parcourir. Toute monotonie en est exclue. A l'orée du bois, voilà des petits

escarpements recouverts de myrtilles. Des fougères géantes viennent étaler leurs frondes finement ouvragées à la surface des dalles moussues. Des saules, des chèvrefeuilles buissonnants, des églantines aux fleurs ternes ou foncées disputent la place aux jeunes générations de sapins et le tout, plantes vertes ou fleuries, végétaux buissonnants dominés par la futaie robuste, constitue un ensemble d'une harmonie, d'une beauté à laquelle on ne saurait rester insensible.

Ces lieux-là et ceux qui leur ressemblent, plus on les observe, plus on les admire, plus on les aime. On n'y voit personne ? Sans doute, les promeneurs y sont plutôt rares et c'est tant mieux, car dès que la foule prend possession d'un site et l'occupe, si l'on peut ainsi dire, toute beauté en est bannie.

L'un des chalets de la Combe-des-Puits s'appelle Mézery. Une ou deux communes vaudoises, sauf erreur, portent le même nom. Que signifie-t-il bien ?

C'est dans la zone des Grandes-Roches que fut signalé de façon authentique le dernier loup à la Vallée. Je fais abstraction des célèbres fauves de 1894, chiens suivant les uns, loups d'après les autres, que nul n'aperçut, mais qui valurent aux nemrod de la Vallée, ainsi qu'à leurs amis, l'occasion d'une battue héroïque et aux lecteurs de *La Revue* un délicieux récit du Dr Bourget. Pour en revenir à notre loup, un vieux forestier le découvrit un beau matin dans un endroit reculé en train de dévorer une génisse. Surpris, l'animal abandonna sa proie, fit un bond prodigieux et disparut. Volontiers maligne, l'opinion publique prétendit que l'homme, tout aussi effrayé, en fit autant !

Il y avait autrefois à la porte des Grandes-Roches une vieille petite maison grise, basse, écrasée, ceinturée d'arbres séculaires, délicieusement placée dans un site de prés verts et de douces collines surmontées de sapins sévères. On ne pouvait la voir sans l'admirer, tant elle était dans le ton du paysage environnant. Elle était à la fois ferme, magasin et restaurant. Cette rustique demeure n'est plus. Un incendie l'a complètement détruite en 1912. On l'a remplacée par un bâtiment moderne, construction un peu massive, qui toutefois se présentera de façon acceptable quand le temps aura atténué les teintes crues de ses façades.

Le magasin des Grandes-Roches alimentait autrefois une importante clientèle de contrebandiers ; innombrables sont les ballots de café ou de tabac qui de ce point ont pris le chemin de la France.

Des jeunes gens du pays ne craignaient pas non plus de mettre leurs robustes épaules au service des entrepreneurs de contrebande, jusqu'à la frontière tout au moins. « Un écu, une ration de pain et de fromage et trois décis, me disait un jour un magistrat universellement considéré, aujourd'hui décédé, voilà le salaire que l'on nous offrait à nous autres, garçons de dix-huit ans, pour porter trente kilos de l'auberge des Grandes-Roches à un point déterminé de la frontière ».

En dehors des limites de notre district, personne ne connaît les Grandes-Roches, rares sont les individus qui en ont entendu prononcer le nom et l'on peut être certain que jamais la foule des touristes ne prendra le chemin de ce coin isolé et comme perdu dans l'immensité boisée du Haut-Jura. Les attractions de n'importe quel genre lui feront toujours défaut. On n'y verra jamais que des arbres, du gazon, des pierres et des lambeaux de ciel. Mais je prétends qu'à eux seuls, ces éléments réalisent un ensemble qui jouit d'une beauté particulière, simple et rustique, qui vous pénètre et vous enchante, d'une beauté faite d'une multitude de tableaux, en apparence semblables, mais tous différents pour un œil averti.

Il est des gens que les grandes forêts solitaires et virginales où la nature réunit tout ce qu'elle est capable de produire quand l'homme ne vient pas la contrarier, attirent invinciblement. De cette gigantesque société d'êtres animés vivant côte à côte dans une harmonie parfaite, il se dégage une puissance et une poésie qui les subjugue et les imprègnent intimement. Ces caractères-là voueront aux Grandes-Roches une affection particulière et irrésistible, d'autant plus qu'elle confine à la partie du Risoud la plus sauvage, la plus reculée, la plus accidentée, celle où on peut marcher des heures durant sans voir autre chose que des arbres, rien que des arbres et même se perdre consciencieusement.

Samuel Aubert

## Cahier photographique



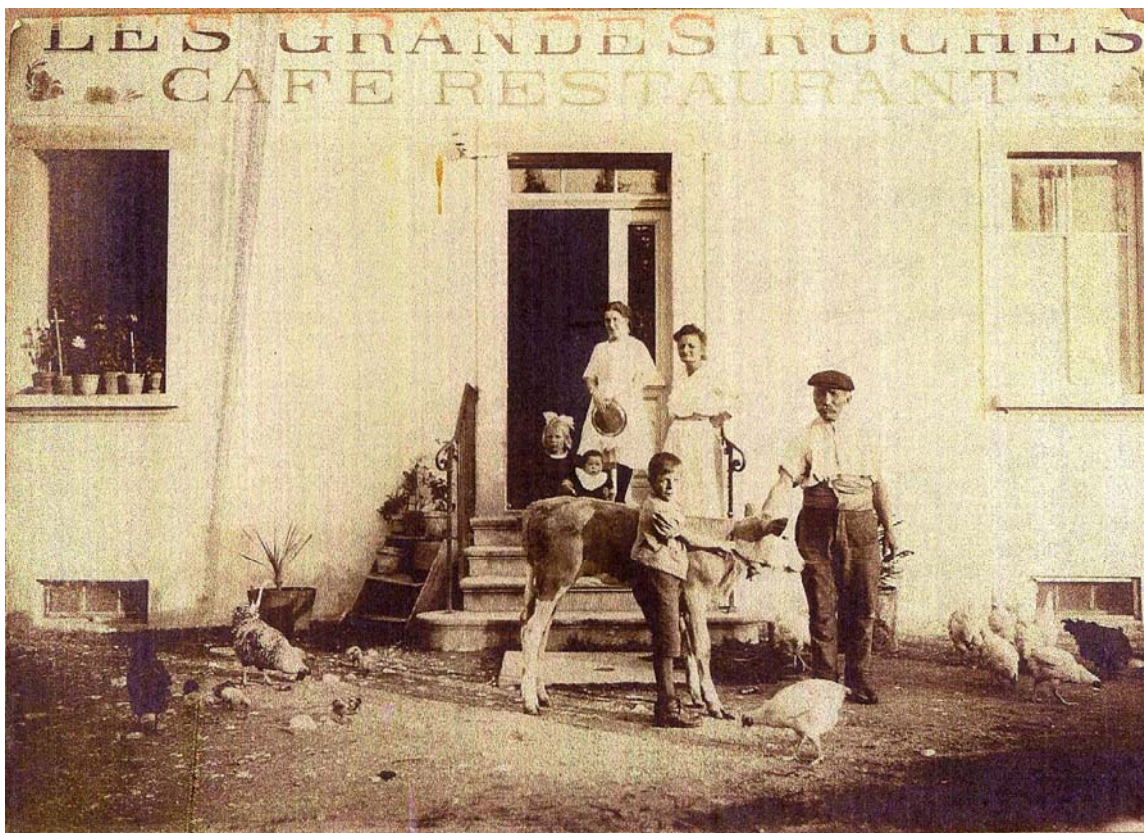
La ferme et café des Grandes-Roches avant l'incendie de 1912



La famille Frioud peu après l'incendie – photo Eugène Vidoudez -



Le père Frioud et sa plus belle vache dont il est sacrément fier...



Quelques années après, semble-t-il, tandis que tout ce petit monde a pris de l'âge